



Chansons

Hégésippe Moreau

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

INTRODUCTION

EUis le mois d'avril 1881, les œuvres \^ choisies d'Hégésippe Moreau figurent, yJQpar nos soins, dans la collection des ^J^ Petits Chefs-d'œuvre, sous ce titre : Contes, suivis de Poésies diverses.

Sainte-Beuve disait un jour devant nous qu'une édition des Contes en prose du poète de la Voulzie rendrait service aux amis de la saine littérature et de Vinspiration sincère. Ces récits, « tout à fait purs et irréprochables »), lui semblaient excellents pour la jeunesse ; il les trouvait, d'ailleurs, dignes d'intéresser tous les âges, et déclarait les avoir lus plusieurs fois avec un véritable plaisir. — En réalisant de notre mieux le vœu du grand critique, nous avons cru devoir joindre aux Contes a ma Sœur les plus déli' cates poésies du charmant écrivain qu'une gerbe de Myosotis [hélas! trop tôt liée) protège contre l'oubli.

H. Moreau, Chansons. a

II INTRODUCTION

Ayant raconte déjà, en tcte du volume dont il s'agit, la vie si tourmentée de Moreau, il nous reste aujourd'hui l'agréable tâche de parler de ses spirituelles et malicieuses Chansons.

Nous les offrons, sans exception aucune, aux admirateurs du poète provinois, bien qu'elles ne soient pas toutes absolument re-

marquables[^]. A commencer par ce quasi chef-d'œuvre intitulé : les Cloches, elles ont un entrain qui séduit, et qui rend indulgent pour les fréquents écarts d'imagination de l'auteur[^].

Notre choix des ouvrages, en prose et en vers.

1. Disons plus, — afin de ne manquer ni d'exactitude ni de sincérité :

Parmi les chansons de Moreau, il en est plusieurs qui auraient pu, selon nous, être éliminées de ce recueil, sans le moindre inconvénient pour la réputation de l'auteur du Baptême.

L'impossibilité de faire un choix complètement agréable à tous les lecteurs, et la crainte de paraître trop sévère à l'égard d'un poète justement célèbre (à la fois par ses malheurs et par d'exquises productions), nous ont décidé à ne rien retrancher, et nous avons l'espoir que cette détermination sera généralement approuvée.

2. Quelques-unes de ces gracieuses chansons ou romances, — telles que la Fermière, par exemple, — ont pu être comprises dans le volume d'oeuvres choisies destiné à toutes les classes de lecteurs. Nous avons jugé inutile de les reproduire dans celui-ci. Cela aurait fait double emploi, les deux tomes en question appartenant à la même série

INTRODUCTION liI

d'Hégésippe Moreau {publié au mois de mai 1881), a été fait sans le moindre parti pris, et avec le désir très légitime de former un bouquet printanier pouvant plaire et convenir également à Vadolescence et à l'âge mûr[^].

On le reconnaîtra sans peine, il ne nous était pas permis de placer dans ce recueil le Joli Costume , l'Amant timide, les Modistes hospitalières, les Deux Amours, etc.; et pourtant c'eût été dommage de ne point éditer avec luxe ces chansonnettes si vives et si pimpantes, toujours franches, souvent espiègles, mais « un peu libertines parfois » .

Les bibliophiles curieux, les gourmets littéraires, partisans delà belle humeur, nous sauront sans doute gré d'avoir réuni, à leur intention, les Chansons de Moreau en un coquet volume elzévirien qui se casera aisément, à portée de la main, dans leurs chères bibliothèques.

Plein d'éclats de rire, de câlineries juvéniles et de baisers sonores, ce petit livre montre le poète sous un jour tout spécial. — Adieu les découragements et la tristesse! Il n'est plus question, grâce au Ciel, de souffrir ni de mourir. Ici l'on aime ! — Et, à part quelques jolies romances, mélancoliques et tendres.

IV INTRODUCTION

quelques chansons politiques et satiriques d'un vif accent, et un chant funèbre, qu'il nous a semblé opportun de reproduire comme contraste, le lecteur ne rencontrera guère dans ces pages alertes que les folles espérances et les refrains délicieux de la vingtième année.

La nature si impressionnable d'Hégésippe Moreau explique à merveille la grande variété de ses productions. — Aujourd'hui le temps est sombre, la souffrance physique et morale a envahi le

logis, où la misère régnait déjà. Hélas ! les déceptions se succèdent... et la Muse dicte une navrante élégie au pauvre solitaire. Le lendemain, voici tout à coup un chaud rayon de soleil^ des oiseaux gazouillent sur l'humble toit ; l'espérance, déployant ses ailes d'azur, accourt chasser la fièvre et l'anxiété ; l'amitié frappe bruyamment à la porte mal close, ou bien c'est l'amour qui, d'un pas agile, monte, insoucieux et mutin, l'étroit et noir escalier... Tout aussitôt naît une chanson joyeuse !

L'œuvre de Moreau est vécue; elle résume l'émouvante histoire d'une trop courte existence : voilà le secret de son durable succès. On rit volontiers avec le poète, en ses rares moments d'illusion réconfortante et de franche gaieté ;' on s'attriste avec lui quand

INTRODUCTION V

viennent les longues journées de cruelle maladie et d'amer découragement.

Le Myosotis raconte une âme de rêveur ; la sincérité de ces pages printanières et harmonieuses, — tantôt souriantes, tantôt ironiques^ ou débordantes de douce et naïve émotion, — les fera certainement vivre, en grande partie du moins !

Alexandre Piedagnel.

NOTE

Notre édition des Œuvres choisies d'Hégésippe Moreau est la seule existante, encore aujourd'hui,

A propos de ce travail, qui présentait quelques difficultés, nous avons reçu de bien précieux témoignages. Le Figaro, Paris-Journal, la revue l'Artiste, le Soleil, le Voltaire, l'Illustration, etc., en ont fait un vif éloge.

Qu'il nous soit permis de reproduire ici trois des nombreuses appréciations qui nous rendent très reconnaissant :

M. Alphonse Daudet a formulé ainsi son opinion : « La préface de ce joli livre est délicate et soignée comme tout ce qu'écrit M. Piedagnel. »

L'éminent bibliophile Jacob (M. Paul Lacroix) nous a également approuvé en termes charmants : « ... La notice que M. Piedagnel a écrite sur Hégésippe Moreau est d'un poète fraternel. Il n'y a que les poètes qui savent bien parler des poètes ! »

De son côté, M. Maxime Gaucher, le critique si autorisé de la Revue politique et littéraire, a jugé notre édition très favorablement : «... Je recommande aux lecteurs l'introduction du livre. Elle est fort intéressante et donne la note juste, et le style en est excellent... Il n'y a qu'à louer le choix discret et éclairé (de la prose et des vers de Moreau] dû à M. Piedagnel. >»

En 1851, la Feuille de Provins blâmait Sainte-Beuve

VIVE LE ROI

Vive le roi!... Comme les faux prophètes L'ont enivré de ce sou-
liait trompeur!

Comme on a vu grimacer à ses fêtes La Vanité, l'Intéiêt et la
Peur!

Au bruit de l'or et des croix qu'on ramasse, Devant le char tout
s'est précipité; Et seul, debout, je murmure à voix basse : Vive la
liberté !

Vive le roi! Quand des mages serviles D'un Dieu mortel flat-
taient ainsi l'orgueil, Un autre cri, tombant des Thermopyles,
Vint tout à coup changer leur fête en deuil. H. Moreau, Chansons
i

De TArchipel aux rives du Bosphore, Après mille ans, l'écho l'a
répété, Et la victoire a pour devise encore :

Vive la liberté!

Vive le roi! De nos vieilles tourelles Ce cri souvent ébranla les
arceaux, Quand les seigneurs faisaientpour leurs querelles, Au
nom du prince, égorger les vassaux.

Dans ces débris, où leur ombre guerrière Agite encor son
glaive ensanglanté.

Le voyageur écrit sur la poussière :

Vive la liberté !

Vive le roi ! La voix de la vengeance Se perd toujours au bruit
de ce refrain; Pour endormir son éternelle enfance.

Voilà comment on berce un souverain; Mais, quand la foudre éclate et le réveille, Seul, sans flatteurs, le prince épouvanté Entend ces mots gronder à son oreille : Vive la liberté!

Provins, 1828.

BERANGER

La Liberté chez nous se réfugie; Joyeux buveurs, à table et loin du jour, Que Béranger, pour terminer l'orgie, De ses refrains nous enivre à son tour. Chargé de gloire et d'injures nouvelles, Des bras d'un peuple il tombe dans les fers; Il est captif, mais sa muse a des ailes : Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers!

Quand tour à tour, au pied de nos trophées, Les rois tombaient implorant leur pardon. De son berceau, que balançaient les fées, Il s'élança, réveillé par un nom...

Ce nom sacré, qu'il n'a pu désapprendre. Est maintenant pros- crit dans l'univers; Béranger seul ose le faire entendre :

Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers!

Fronçant l'abus de la victoire même, Au roi des rois il n'a sacrifié

Que sur sa tombe, et quand du diadème Par le malheur il fut purifié.

Le vieux soldat, dont il sèche les larmes, Brûlant encor de souvenirs bien chers.

Semble écouter si l'on appelle aux armes : Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers!

Qu'ai-je osé dire? Ah ! je sens que ma muse, Rebelle aussi, déraisonne en buvant : Comme le vin, qui sera mon excuse, La poésie enivre bien souvent ; Mais aujourd'hui, quand Thémis au poète Fait expier des sarcasmes amers.

Pour les venger, la France les répète : Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers!

On l'a frappé dans sa noble misère ; Il faut de l'or, et je n'ai que des pleurs : Jeune soldat, quêtant pour Bélisaire, Ma voix du moins attendrira les cœurs.

Qui ne voudrait, bravant la tyrannie.

Payer sa gloire au prix de ses revers? Enflammons-nous aux rayons du génie :

Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers!

LA PRINCESSE

Ne parlons plus de liberté :

Je viens de voir une princesse.

Pour mettre aux pieds de Son Altesse

A mon tour, que n'ai-je hérité

D'un peu de légitimité!

Elle serait, pour ma chambrette,
Un meuble fort joli, ma foi;
Mais puisqu'elle n'est pas grisette,
Ah! quel bonheur si j'étais roi!

Dès qu'en son char elle a paru, Blonde et riante à la portière, A
travers des flots de poussière Avec la foule j'ai couru, Empressé
de voir, et j'ai vu...

J'ai vu son front qui se colore, Son sein qu'agite un doux émoi;
Mais, pour voir un peu mieux encore, Ah! quel bonheur si j'étais
roi!

Je veux prendre aussi mon essor :

L'ambition devient vulgaire, Tel sot, qui végétait naguère, Se
réveille, plus sot encor, Chargé d'honneurs et cousu d'or.

D'un souhait qui semble frivole Vous riez sans doute, et
pourquoi?

Amis, la Providence est folle; Ah l quel bonheur si j'étais roi!

Sous les palais, comme un volcan, La Liberté s'allume et
gronde; Ne puis-je trouver en ce monde, Où les trônes sont à
l'encan, Quelque petit trône vacant?

Dussé-je, en prince bon apôtre, Caresser le peuple et la loi,
Dussé-je régner comme... un autre, Ah! quel bonheur si j'étais
roi!

Je le sais, l'Hymen et l'Amour Traitent les rois comme la foule,
Et l'on dit qu'à la sainte ampoule, D'âge en âge et de cour en cour,

Le diable a joué plus d'un tour;

Mais, si dans les devoirs suprêmes Mon peuple usurpait mon
emploi, Du moins il paîrait les baptêmes :

Ah! quel bonheur si j'étais roi!

D'un fol espoir je m'enivrais; Mais quel réveil et quel vacarme!

Le galop brutal d'un gendarme Tout à coup me renverse au-
près De l'idole que j'adorais. Dans le tourbillon de ses gardes,
Elle fuit vers le Louvre, et moi Je gagne en boitant les mansardes.

Ah! quel bonheur si j'étais roi !

LES NOCES DE CANA

De Cana l'on sait l'aventure,

Mais d'un vieux grimoire je tiens

Quelques détails, dont l'Écriture

N'a pas égayé les chrétiens.

Un peu gourmet, quoi qu'on en dise,

Le Bon Dieu, qui s'était grisé,

Se permit mainte gaillardise

Dont Judas fut scandalisé.

Car chaque apôtre se signait, Et Judas surtout s'indignait.

« Hélas! disait-il, mes amis, Le Bon Dieu nous a compromis. »

D'abord, en comptant les bouteilles :

« Frères, dit-il, en vérité, De mes jours si pleins de merveilles
Ce jour sera le mieux fêté :

Mes prêtres futurs, en mémoire D'un tour de gobelet divin,
Vendant des orémus pour boire.

Changeront l'eau bénite en vin. »

Et chaque apôtre se signait, Et Judas surtout s'indignait.

« Hélas! disait-il, mes amis, Le Bon Dieu nous a compromis. »

Aux époux, héros de la fête, Il dit d'un ton d'épicurien :

« Buvez, trinquez, foi de prophète, L'Amour, ce soir, n'y per-
dra rien ; Mon présent de noce est un reste De ce vin comme on
n'en fait plus.

Qui, pour décupler un inceste.

Rajeunit un de mes élus... »

Et chaque apôtre se signait.

Et Judas surtout s'indignait.

« Hélas! disait-il, mes amis, Le Bon Dieu nous a compromis. »

Puis à Madeleine la sainte, Qui, belle de honte et d'attraits,
Détournait, loin de cette enceinte, Vers le désert ses yeux dis-
traits :

« De ce monde, votre conquête, Pourquoi, dit-il, vous séparer?

Ma sœur, ce n'est qu'en tête-à-tête Qu'au désert il faut s'égarer... »

Et chaque apôtre se signait.

Et Judas surtout s'indignait.

« Hélas! disait-il, mes amis, Le Bon Dieu nous a compromis. »

Narguant le pharisien qui gronde :

« Oui, poursuit-il, faites toujours Des bienheureux en ce bas monde, Pour qu'on vous canonise un jour.

Au ciel, pénitente confuse.

Quand vous frapperez en mon nom, Ne craignez point qu'on vous refuse, Vous qui jamais n'avez dit : « Non. *

Et chaque apôtre se signait.

Et Judas surtout s'indignait

« Hélas! disait-il, mes amis,

Le Bon Dieu nous a compromis. »

« Moi-même, je veux à plein verre Boire l'oubli du lendemain ; Chaque instant me pousse au Calvaire, J'en veux égayer le chemin.

Suivez donc mes traces divines :

En attendant que les douleurs Viennent vous couronner d'épines.

Enfants, couronnez-vous de fleurs. »

Et chaque apôtre se signait.

Et Judas surtout s'indignait.

« Hélas! disait-il, mes amis.

Le Bon Dieu nous a compromis. »

Des convives troublant la vue, Sur leurs plaisirs l'aube avait lui
; Mais, quand l'humanité vaincue Tombait en foule autour de lui,
Miracle! intrépide à sa place, L'Homme-Dieu, se versant toujours^ Détonnait un hymne d'Horace Sur le Falerne et les Amours.

Et chaque apôtre se signait, Et Judas surtout s'indignait.

« Hélas! disait-il, mes amis, Le Bon Dieu nous a compromis.

MODISTES HOSPITALIÈRES

ANECDOTE DE JUILLET 1830

Un pauvre diable de héros, Laissé pour mort la veille, Dans un bon lit frais et dispos

Tout à coup se réveille.

Il admire, en se récriant, Des nymphes au minois riant,

Friand.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ahl ah!

Quel joli couvent c'était là,

La la!

tt Paix donc ! y» murmure avec douceur Quelqu'un près de sa
couche;

Et puis la bouche d'une sœur Vient lui fermer la bouche.

De ce rappel au règlement Le mode lui sembla vraiment

Charmant.

Oh! oh! etc.

A son lit point de noir abbé, Point de docteur profane.

Dans les mains d'une sainte Hébé, En guise de tisane,

Le convalescent défailli

Voit mousser d'un œil ébahi L'aï.

Oh! oh! etc.

Miracle! le voilà guéri!

Et deux nonnes gentilles Offrent au jeune homme attendri

Leurs bras nus pour béquilles.

Sur ce bâton, sans se blesser.

On le voit parfois se laisser

Glisser.

Oh! oh! etc.

Le chroniqueur, un peu succinct, Ne dit pas et j'ignore

Quel est dans ce cloître le saint

Que la recluse adore ; Mais les bons cœurs le béniront, Mais
les chrétiens qui me liront

Diront :

« Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel joli couvent c'était là, La la ! »

VIVE LA BEAUTÉ

Dès l'aurore, quand pourboire Adam Billaut se levait.

Un baiser rend la mémoire A ma Suzon qui rêvait; Dans ses
bras, heureux esclave, Je dis au vieux chansonnier :

« Tu peux descendre à la cave, Moi, je suis bien au grenier. »

Vous dont le cœur bat au ventre, Chantez Bacchus et Comus ;
Pour moi, s'il faut opter entre Les divinités en us, Dieux gour-
mands, je vous néglige, Et, suivant un rit plus beau, C'est à Vénus
Callipyge Que je dis : Introïbo.

L'Alcoran, que je révère, Traite le vin de poison :

Le vin noie au fond d'un verre L'amour comme la raison.

L'infortuné, qu'il enivre.

Chancelle en parlant d'amour; Fi donc ! l'amant qui sait vivre
Ne doit tomber qu'à son tour.

Tout votre or devient potable, Et bien souvent au dessert.

Gourmands, vous quittez la table Comme on quitte un tapis vert.

Prodiguez : je suis avare, Et le soir, quand je m'endors, Pour que rien ne m'en sépare.

J'ai la main sur mes trésors.

Sur les genoux de ma belle Je dîne, et, pour un amant, Cette méthode nouvelle Offre plus d'un agrément.

A rétiquette on échappe.

Puis, à la fin du repas, H. Moreau, Chansons.

On n'a qu'à lever la nappe, Et l'on met la table à bas.

En vain un docteur morose Me dit : « Jouir c'est vieillir; Une guêpe est dans la rose, Prends des gants pour la cueillir.

Au hasard je marche et j'aime, Aventureux pèlerin; « Vive la beauté quand même!)•> Sera toujours mon refrain.

L^AMANT TIMIDE

A seize ans, pauvre et timide Devant les plus frais appas, Le cœur battant, l'œil humide, Je voulais et n'osais pas, Et je priais, et sans cesse Je répétais dans mes vœux ; « Jésus! rien qu'une maîtresse.

Rien qu'une maîtresse... ou deux ! »

Lors une beauté, qui daigne M'agacer d'un air moqueur.

Me dit : « Enfant, ton cœur saigne, Et j'ai pitié de ton cœur.

Pour te guérir quel dictame Faut-il donc, pauvre amoureux ?

— Oh! rien qu'un baiser, Madame!

Oh! rien qu'un baiser... ou deux!...

ao CHANSONS

Puis le beau docteur, qui raille,

Me tâte le poulx, et moi,

En façon de représaille.

Je tâte je ne sais quoi!

« Où vont ces lèvres de flamme ?

Où vont ces doigts curieux?

— Puisque j'en tiens un, Madame, Laissez-moi prendre les
deux. >■>

La coquette sans alarmes

Rit si bien de mon amour

Que j'eus à baiser des larmes

Quand je riais à mon tour.

Elle sanglote et se pâme.

« Qu'avons-nous fait là, grands dieux?

— Oh! rien qu'un enfant, Madame, Oh! rien qu'un enfant... ou deux! »

LES JEUX DE L'AMOUR ET DU HASARD

Quoi! vous qui demeuriez sans voix
Devant un couplet trop gri-vois,
Vous si prude, Mademoiselle,
C'est vous qui me donnez. . .
Ah ! Dieu ! Peut-on tricher à si beau jeu?

J'ai gagné la...

La prime à ce jeu-là.

Et pourtant Rose est presque fidèle.

L'un de mes frères les rimeurs
M'aurait-il soufflé ses
primeurs?

Il n'est plus de muse pucelle.

Et les bois du Pinde, malsains.

Mènent tout droit aux Capucins.

J'ai gagné, etc.

Apprenant que Châtel dort mal
Dans son grenier pontifical,
Par pure obligeance aurait-elle
Accepté l'honneur hasardeux
D'être papesse une heure ou deux?

J'ai gagné, etc.

Feu mon curé, plein d'onction,
En un vase d'élection Vint-il
exprès changer ma belle,
Pour que Satan, son héritier,
Se brûlât

dans un bénitier?

J'ai gagné, etc.

Mais non : Rose voit de travers Les marchands de prose et de vers,
Les dieux de facture nouvelle; Et, quant au goût du tonsuré,
Trois lycéens m'ont rassuré.

J'ai gagné, etc.

Fermons les yeux, pour cent raisons; S'il le faut même, supposons
Quelque ange ou diable amoureux d'elle.

Amants chrétiens, imitez-moi :

Pour vivre en paix ayez la foi.

J'ai gagné la...

La prime à ce jeu-là, Et pourtant Rose est presque fidèle.

DES DANSEUSES DE L OPERA

Pour fêter l'anniversaire de la Révolution de Juillet.

De politique et d'extras

S'occupant après boire, Les dames du grand Opéra

Hier chantaient : « Victoire! »

A s'émanciper aussi Les Amours ont réussi :

Aux marchands de lorgnettes Juillet du moins a profité.

Vivent les pirouettes!

Vive la liberté !

Devant des galbes et des nus,

Tartuffe, qui s'indigne, Dans nos jardins coiffait Vénus

D'une feuille de vigne :

Il eût, sans des jours meilleurs,

Aux marchands de lorgnettes Juillet du moins a profité.

Vivent les pirouettes!

Vive la liberté !

Consolez-vous, gens maladroits,

D'être vainqueurs et dupes :

Si là-bas on rogne vos droits,

On rogne ici nos jupes.

Votre étendard, vieux haillon, Vaut-il un frais cotillon?

Aux marchands de lorgnettes Juillet du moins a profité.

Vivent les pirouettes!

Vive la liberté !

Contre nous, sans nous effrayer,

Caton crie au scandale.

Et la Chambre veut nous rayer De son budget vandale.

Que de pantins il paîra Même ailleurs qu'à l'Opéra!

Aux marchands de lorgnettes Juillet du moins a profité.

Vivent les pirouettes!

Vive la liberté 1

Au duc, soucieux et rêvant,

La sylphide coquette.

Flic flac, dit en jetant au vent

Les plis de sa jaquette :

« Vous qui pleurez Charles dix, Riez donc : voilà des lis! »

Aux marchands de lorgnettes Juillet du moins a profité.

Vivent les pirouettes î

Vive la liberté!

Vous qui sabrez, tambour battant,

Les émeutes civiles, A nous, bourgeois : vous aimez tant

Les victoires faciles!

Tuer est charmant : d'accord; Mais peupler vaut mieux encor.

Aux marchands de lorgnettes Juillet du moins a profité.

Vivent les pirouettes!

Vive la liberté !

Républicains, ayez de l'or,

Vous aurez des prêtresses ; Nous nous sentons d'humeur
encor

A devenir déesses.

Vos aînés, francs étourdis.

Ont vécu : De profundis !

Aux marchands de lorgnettes Juillet du moins a profité.

Vivent les pirouettes !

Vive la liberté !

L'ÉCOLIÈRE

Approchez, aimable écolière, Vous qui fûtes maîtresse un jour;
Approchez, et, moins familière Avec Lhomond qu'avec Tamour,
Instruisez-vous : chacun son tour.

Mais, par un doux air de folie.

Grand Dieu ! comme elle est embellie ! Finissez, Rose, finissez
:

Est-ce l'instant d'être jolie ?

Finissez, Rose, finissez :

Je suis le maître, obéissez.

Quoi! vous épelez, incertaine, Même un chapitre de roman;
Attendez-vous la soixantaine Pour savoir lire couramment Les

petits vers de votre amant?

Mais que demande ce sourire ?

Pourquoi ce bras nu qui m'attire ?

Finissez, Rose, finissez :

Est-ce dans mes yeux qu'il faut lire?

Finissez, Rose, finissez :

Je suis le maître, obéissez.

La grammaire vous effarouche, Et j'entends rire à mon côté
Lorsque les S dans votre bouche Usurpent la place des T :

Quel soufflet pour ma vanité !

Mais cette bouche que j'accuse Veut se défendre par la ruse.

Finissez, Rose, finissez :

Un baiser n'est pas une excuse.

Finissez, Rose, finissez :

Je suis le maître ;, obéissez.

Hélas! elle est encor maîtresse;

Le livre échappe de sa main :

Il tombe et s'effeuille... Ah ! traîtresse,

Vous le foulez avec dédain !

Vous triomphez, mais c'est en vain.

Ne pas céder est mon système :

Passons au chapitre deuxième.

Vite, vite, recommencez, (Dût la leçon finir de même!) Vite, vite, recommencez :

Je suis le maître, obéissez.

BÉRANGER

Il dort sous des ombrages verts, Quand la liberté le rappelle :

Il dort, le poète, infidèle A ces captifs qui, dans les fers, Attendaient l'aumône d'un vers.

Et pas de lyres qui les plaignent, Pas un Blondel pour soulager
Tous ces Cœurs-de-Lion qui saignent Ah Dieu! si j'étais
Béranger!

Au Luxembourg, mon vers vengeur

Irait frappant de stalle en stalle.

Et sa chiquenaude brutale

Au front d'airain du vieux jugeur

Ferait connaître la rougeur.

Je saurais dégoûter, j'espère,

Et Perrin-Dandin de juger,

Et Petit-Jean d'être compère...

Ah Dieu! si j'étais Béranger!

Je consolerais les Amours :

De la beauté j'ai vu les larmes Couler sur des gants de gendarmes, Et sa plainte tomber toujours Sur des cœurs et des barreaux sourds.

Triste, en rêvant au long martyre Qu'on lui défend de partager, Lisette a perdu son sourire...

Ah Dieu! si j'étais Béranger!

L'avenir est si beau là-bas!...

A des chants d'espoir tout l'engage.

A-t-il remis sa montre en gage,

Le poète ? et ne sait-il pas

Combien le temps a fait de pas?

Pour montrer du doigt sur la rive,

Au siècle qui va naufrager.

Les fleurs dont le parfum m'arrive.

Ah Dieu! si j'étais Béranger!

Lui-même a vingt fois en chantant

Bravé les bêtes du prétoire ;

De dormir avant la victoire.

Après avoir guerroyé tant.

Il a droit, sans doute, et pourtant...

Il faut, viennent les représailles, Vienne un Juillet ou Tétranger, Un Tyrtée aux champs de batailles!...

Ah Dieu! si j'étais Bélanger !

H. Moreau, Chansons.

LA MUSE

Nymphes, qui guettes au passage L'écolier du pays latin, Assez laide pour être sage.

Quel mauvais sort te fit catin?

— Hélas! répond, un peu confuse, La courtisane au bas crotté.

Vous voyez une pauvre Muse ; Soyez heureux par charité !

Ne riez pas, oui, de la Loire J'égalais presque la Sapho; J'étais gentille, et l'auditoire, Lorgnette en main, criait bravo.

D'un gros garçon et d'un poème J'enrichis la postérité.

Entre nous, le père est le même; Soyez heureux par charité!

A Paris, un journaliste ivre Prôna mes vers qu'il ne lut pas; Ce monsieur, pour juger mon livre, Avait feuilleté mes appas.

Quand, d'une main, le bon apôtre Brochait l'article à mon côté, Dieu sait ce qu'il faisait de l'autre!... Soyez heureux par charité 1

Dans les salons je fus admise, Mes conquêtes ont fait du bruit
:

J'ai vu Lamartine en chemise Et Byron en bonnet de nuit.

Sur mon sein traçant une épître, En le baisant ils l'ont chanté.

Je mets en vente leur pupitre.

Soyez heureux par charité !

Mais survint une maladie.

Adieu la gloire, adieu l'amour!

Il fallut tomber, enlaidie,

De lord Byron à lordSeymour.

Je n'ai d'autre espoir que l'hospice,

Sauf un roman frais édité.

— Pauvre Muse! Dieu te bénisse!

Soyez heureux par charité !

LE TOCSIN

Un peu d'or, je ne sais comment.

Du ciel me tombe, et vite A manger mon avoir gaîment,

Amis, je vous invite.

Accourez à ce gai tintin, Tintin, tintin, tintin, rlintintin, Accourez à ce gai tintin, Tintin : c'est le tocsin!

C'est le tocsin, et dans Paris Sitôt qu'il nous rassemble,
Gendarmes, fillettes, maris, Pour cent raisons tout tremble.

Gisquet y perdra son latin, Tintin, tintin, tintin, rlintintin,

Gisquet y perdra son latin, Tintin : c'est le tocsin!

A sac les cabarets! à sac!

Ecoliers, en besogne!

CHANSONS Sy

Comme au bon temps des Armagnac,

Le mot d'ordre est Bourgogne; On peut y joindre Chambertin,
Tintin, tintin, tintin, rlintintin, On peut y joindre Chamhertin,
Tintin : c'est le tocsin!

Puis, faisons l'amour en passant :

Sur le cœur d'une femme

Ce son magique est tout-puissant Comme : Ouvre-toi, Sésame,

Tout va flamber : punch et catin.

Tintin, tintin, tintin, rlintintin,

Tout va flamber : punch et catin, Tintin : c'est le tocsin !

Il faut des Midas au pouvoir Chatouiller les oreilles :

Pour le charivari du soir Vidons trente bouteilles;

Insurgeons le pays latin, Tintin, tintin, tintin, rlintintin,
Insurgeons le pays latin, Tintin : c'est le tocsin !
J'ai, pour vous pousser aux combats, De l'éloquence en poche,
Et, si quelque diable n'a pas, Avant, fondu la cloche,
Je sonnerai jusqu'au matin Tintin, tintin, tintin, rlintintin,
Je sonnerai jusqu'au matin Tintin : c'est le tocsin!

LE JOLI COSTUME

Dans l'alcôve de ma voisine, Un mardi gras, me réveillant, Sous
mes habits je vois Rosine Qui se mirait en souriant :

A sa bouche un cigare fume; D'un grivois elle a le maintien.

Oh ! qu'elle est bien !

Oh ! qu't7 est bien !

Beau masque, à ce joli costume Pour mon bonheur ne change
rien.

Je comprends que d'un jeune esclave

Virgile ait soupiré le nom ;

Je comprends les mœurs du conclave

Et les soupers d'Anacréon.

Mais son Bathyle, je présume,

Aurait pâli rival du mien.

Oh ! qu'elle est bien !

Oh ! qu'i7 est bien !

Beau masque, à ce joli costume Pour mon bonheur ne change rien.

Mais, sur une tête mignonne, Enfant, ce chapeau doit peser.

Les cheveux noirs qu'il emprisonne Hier appelaient le baiser.

Laisse-les, suivant ta coutume, Flotter sans voile et sans lien.

Oh! qu'e//e est bien!

Oh! qu'il est bien!

Beau masque, à ce joli costume Pour mon bonheur ne change rien.

Grâce pour deux captifs encore :

Oui, foule aux pieds ce frac étroit.

En vain, sur la vitre sonore, L'aquilon souffle humide et froid :

Mon cœur, que le désir consume.

Palpitera, chaud près du tien.

Oh! qu'e//e est bien!

Oh! qu'iV est bien!

Beau masque, à ce joli costume Pour mon bonheur ne change rien.

Et je poursuis, et la fillette, Riant toujours, toujours cédant.

Se voit réduite à la toilette Qui paraît Eve aux yeux d'Adam.

Trésor à trésor, sur la plume, Je puis recompter tout mon bien.

Oh ! quelle est bien !

Oh ! qu'il est bien !

Beau masque, à ce joli costume Pour mon bonheur ne change rien.

SUKGITE MORTUI

Couplets chantés à un déjeuner dont tous les convives avaient tenté ou médité le suicide.

Vous, qui mourez à tout propos Et six fois par semaine, Ça, reprenez haleine :

Le dimanche est jour de repos.

Sortis de terre Par un mystère, Morts, buvons frais : le suicide altère; Déjeunons encor, puis mourons...

Mourons de rire, ou bien courons Nous pendre ailleurs. . . à des bras blancs et ronds. Surgite, pour me suivre, Mortui, qu'on s'enivre; Le verre en main, essayons de revivre!

Bien qu'aux mansardes logés tous, L'Espérance nous reste;

Habitante céleste, De plain-pied elle entre chez nous.

Sous la tutelle De l'immortelle Marchons unis. « Encore un jour, dit-elle; Demain les roses fleuriront, Demain les vignes

mûriron.

Demain vos Christs du tombeau sortiront. » Surgite, pour me suivre, Mortui, qu'on s'enivre ; Le verre en main, essayons de revivre !

Roucoulant d'amour sur un toit, Vrai cœur de tourterelle, Quand tu mourais pour elle, Ami, Claire vivait pour toi.

Magicienne Aérienne, De sa fenêtre elle lorgnait la tienne, Et, par les fentes du volet, Vers ton front sous le pistolet De ses doigts blancs un baiser s'envolait. Surgite, pour me suivre, Mortui, qu'on s'enivre; Le verre en main, essayons de revivre !

Point de blasphèmes : autant vaut Aboyer à la lune; La Gloire et la Fortune Ont fait leurs nids d'aigle bien haut; Mais en campagne Sur la montagne, Jeunes chasseurs, si le sommeil vous gagne, Qu'au voisin glacé par le vent Un camarade bon vivant Tende sa gourde et répète : a En avant! » Surgite, pour me suivre, Mortuij qu'on s'enivre; Le verre en main, essayons de revivre !

J'ai quelque droit, vous le sentez.

De prêcher sur ce thème :

J'en suis au quatrième De mes suicides tentés.

En vain je blâme Ce siècle infâme; En vain cent fois j'ai dit : Partez, mon âme! Que Dieu seul la pousse dehors; Rose y tient : je garde mon corps; Ses jolis yeux font revenir les morts.

Surgite, pour me suivre.

Mortui, qu'on s'enivre; Le verre en main, essayons de revivre!

Suicide, monstre odieux, Devant notre eau bénite Rentre aux enfers bien vite...

Mais il vient et sur nous, grands dieux ! Frelon morose, Il se repose :

Pour le chasser prenons le schall de Rose. Les enfants nés dans ce repas D'une rasade et d'un faux pas Vivront cent ans, et ne se tûront pas !... Surgite, pour me suivre, Mortui, qu'on s'en-ivre ; Le verre en main, essayons de revivre!

LE DERNIER JOUR

J'ai dit souvent : « Dieu confonde Ce monde et tout avec lui! »

Mais, quand de ce pauvre monde Le jour suprême aura lui, Changeant de ton dès l'aurore, Je dirai, j'en fais l'aveu :

« Pauvre globe, tourne encore.

Tourne, tourne encore un peu. »

A cette heure épouvantable, Tous vos hôtels trembleront.

Riches; et de votre table Bien des miettes tomberont.

« Affamés, qu'on se restaure!

Dirai-je, et trinquons, morbleu ! »

Pauvre globe, etc.

L'effroi que ce jour fait naître (Et pour ma part j'en ris bien)

Empêche de reconnaître Son lit, sa femme et son bien.

Plus de bourgeois matamore, Plus d'huissiers ! le Code au feu !

Pauvre globe, etc.

Le vieux soleil file, file,

Et s'éteint dans le brouillard :

Allons, truands, par la ville

Jouer à colin-maillard.

Tremblez, Rose, Hortense, Laure :

J'ai la main heureuse au jeu.

Pauvre globe, etc.

Et vite, chez la reinette Dont un soir je fus épris, Allons de ma
chansonnette Réclamer gaîment le prix.

Aux appas qu'en vers j'adore Allons dire en prose adieu.

Pauvre globe, etc.

Puis à mon hôte Grégoire Répétons, le verre en main :

« N'ayez souci du mémoire,

J'attends mon père demain.

Car qui m'a fait? Je l'ignore.

Mon Credo dit que c'est Dieu. »

Pauvre globe, etc.

Je fredonnais de la sorte, Dormant, rêvant à demi, Quand tout
à coup à ma porte Retentit un pas ami.

Avril en fleur vient d'éclore, Mes vitres ont un ciel bleu :

Pauvre globe, tourne encore, Tourne, tourne encore un peu.

LES 5 ET 6 JUIN 1832

CHANT FUNEBRE

Ils sont tous morts, morts en héros, Et le désespoir est sans
armes ; Du moins, en face des bourreaux Ayons le courage des
larmes!

Ces enfants, qu'on croyait bercer Avec le hochet tricolore, Di-
saient tout bas : « Il faut presser L'avenir paresseux d'éclore;
Quoi ! nous retomberions vainqueurs Dans les filets de l'escla-
vage 1 Hélas! pour foudroyer trois fleurs Fallait-il donc trois
jours d'orage? »

Ils sont tous morts, morts en héros, Et le désespoir est sans
armes ; H. Moreau, ChansonSfi 7

50 CHANSONS

Du moins, en face des bourreaux Ayons le courage des larmes!

Le peuple, ouvrant les yeux enfin, Murmurait : « On trahit ma
cause; Un roi s'engraisse de ma faim Au Louvre, que mon sang
arrose; Moi, dont les pieds nus foulaient Tor, Moi, dont la main
brisait un trône, Quand elle peut combattre encor, Irai-je la
tendre à l'aumône? »

Ils sont tous morts, morts en héros, Et le désespoir est sans armes; Du moins, en face des bourreaux Ayons le courage des larmes !

La liberté pleurait celui Qu'elle inspira si bien naguère; Mais un fer sacrilège a lui.

Et l'ombre pousse un cri de guerre :

Guerre et mort aux profanateurs!

Sur eux le sang versé retombe, Et les Français gladiateurs S'égorgeant devant une tombe.

CHANSONS 51

Ils sont tous morts, morts en héros, Et le désespoir est sans armes ; Du moins, en face des bourreaux Ayons le courage des larmes!

Alors le bataillon sacré Surgit de la foule, et tout tremble; Mais contre eux Paris égaré Leva ses mille bras ensemble.

On prêta, pour frapper leur sein, Des poignards à la tyrannie.

Et les derniers coups du tocsin N'ont sonné que leur agonie.

Ils sont tous morts, morts en héros.

Et le désespoir est sans armes; Du moins, en face des bourreaux Ayons le courage des larmes!

Non, non, ils ne s'égarèrent pas

Vers un avenir illusoire :

Ils ont prouvé par leur trépas

Qu'aux Décius on pouvait croire.

O ma patrie ! ô liberté !

Quel réveil, quand sur nos frontières

La République aurait jeté

Ce faisceau de troupes guerrières!

Ils sont tous morts, morts en héros, Et le désespoir est sans armes; Du moins, en face des bourreaux Ayons le courage des larmes !

Sous le dôme du Panthéon, Vous qui rêviez au Capitole, Enfants, que l'appel du canon Fit bondir des bancs d'une école, Au toit qui reçut vos adieux Que les douleurs seront amères, Lorsque d'un triomphe odieux Le bruit éveillera vos mères!

Ils sont tous morts, morts en héros, Et le désespoir est sans armes; Du moins, en face des bourreaux Ayons le courage des larmes.

On insulte à ce qui n'est plus, Et moi seul j'ose vous défendre :

Ah ! si nous les avions vaincus,

Ceux qui crachent sur votre cendre, Les lâches, ils viendraient, absous Par leur défaite expiatoire, Sur votre cercueil à genoux.

Demander grâce à la victoire.

Ils sont tous morts, morts en héros, Et le désespoir est sans armes; Du moins, en face des bourreaux Ayons le courage des larmes !

Martyrs, à vos hymnes mourants Je prêtais une oreille avide ;
Vous périssiez, et dans vos rangs La place d'un frère était vide.
Mais nous ne formions qu'un concert, Et nous chantions tous la patrie.

Moi, sur la couche de Gilbert ', Vous sur l'échafaud de Borie.

I . Voir dans les Contes et Poésies diverses d'Hégésippe Moreau, que nous avons publiés (Collection des Petits Chefs-d'œuvre), la touchante poésie intitulée : Un Souvenir à l'hôpital, et la note de l'auteur relative à cette pièce, page 86, — A. P.

Ils sont tous morts, morts en héros, Et le désespoir est sans armes;
Du moins, en face des bourreaux Ayons le courage des larmes !

NICOLAS

Chanson à boire écrite sur la carte à payer d'un restaurateur.

Air : Du Curé de Pompone,

Chez Nicolas, moi, je me plais, Malgré son air sévère.

Après boire, au nez des valets Si l'on jette son verre,

Si l'on s'escrime avec les plats,

Il gronde et veut qu'on parte, Ne vous emportez pas,

Nicolas; Mettez ça sur la carte.

Ce mot apaise en un moment Notre hôte qui s'effraie;

Sous ce bon prince on a vraiment Les libertés qu'on paie.

Attable-t-on certains appas,

Il gronde et veut qu'on parte.

Ne vous emportez pas,

Nicolas; Mettez ça sur la carte.

Priant de ne pas l'oublier, Quand la gentille Rose

Voit chacun dans son tablier Lui glisser quelque chose,

Il gronde et veut qu'on parte.

Ne vous emportez pas,

Nicolas; Mettez ça sur la carte.

Si quelque vent, fort à propos

Éteignant la chandelle.

Fait trébucher parmi les pots

Son épouse fidèle.

Si de la nappe on fait des draps.

Il gronde et veut qu'on parte.

Ne vous emportez pas, Nicolas;

Mettez ça sur la carte.

CHANSONS bj

Le pouvoir est de ses amis :

Dans un coin de la salle Il a vingt fois mis et remis
Certain buste un peu sale.
Quand le plâtre vole en éclats,
Il gronde et veut qu'on parte.
Ne vous emportez pas, j Nicolas;
Mettez ça sur la carte.
Nicolas, digne petit-fils
De madame Grégoire, Ton vin m'inspirait quand je fis
Ces couplets à ta gloire.
Ton vin est bon, mes vers sont plats;
Mais il faut que je parte.
Je te les offre, hélas !
Nicolas,
Pour acquitter la carte.

LES CROIX D'HONNEUR

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits, Sous vos haillons
cachez bien votre croix.

Elle brillait d'un éclat fabuleux, L'étoile sainte, aujourd'hui
dérisoire.

Quand, pour parer des uniformes bleus.

Elle pendait aux mains de l'Homme-Gloire.

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits, Sous vos haillons cachez bien votre croix.

A ce trésor, que son sang achetait.

Le mutilé, dont la mort était sûre.

Tendait, joyeux, le bras qui lui restait,

Et de lauriers parfumait sa blessure.

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits, Sous vos haillons cachez bien votre croix.

L*astre d'honneur, sous la tente, au forum, Lançait toujours ses rayons au plus digne; Pour nos soldats ce nouveau labarum Portait écrit : Tu vaincras par ce signe !

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits. Sous vos haillons cachez bien votre croix.

J'ai vu, quinze ans, tous les pouvoirs moqueurs Pour leurs valets en faire une livrée; J'ai vu, quinze ans, des poitrines sans cœurs S'enfler d'orgueil sous l'étoile sacrée.

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits. Sous vos haillons cachez bien votre croix.

Qu'ai-je dit? non : le peuple saura bien. Vous séparant d'une ligue ennemie.

Au lâche esclave, au noble citoyen.

Tailler leur part de gloire ou d'infamie.

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits. Sur vos haillons étalez votre croix.

A vous la honte, à vous brillants valets!

60 CHANSONS

Prévenez tous le grand jour de colère ; Pour que le feu consume vos brevets, N'attendez pas la foudre populaire!

Et vous, guerriers, blanchis par tant d'exploits, Sur vos haillons étalez votre croix.

CONTE-CHANSON

Dans le pays des bossus, Il faut l'être Ou le paraître :

Les dos plats sont mal reçus Au pays des bossus.

Un jour, le vent moqueur y jette Un puîné de Jean de Calais;
Jean débarque et prend sa lorgnette.

« Tudieu ! que ces magots sont laids ! »

Et Jean, d'un air superbe,

Les toise à chaque pas;

Car il est un proverbe

Que Jean ne connaît pas :

Dans le pays des bossus, Il faut l'être Ou le paraître :

Les dos plats sont mal reçus Au pays des bossus.

D'un air triomphant, il s'étale Le soir aux Bouffes; mais soudain Autour de lui, de stalle en stalle, Bourdonne un rire de dédain.

Maint faiseur d'épigramme Crie : « A la porte ! il va Faire avorter le drame Et la dona diva. »

Dans le pays des bossus, Il faut l'être Ou le paraître :

Les dos plats sont mal reçus Au pays des bossus.

Jean le comprit, et d'une haleine Vite à son auberge il courut Endosser deux bosses de laine; Puis dans le monde il reparut :

Et soudain chaque belle, Prise à ce tour subtil, Du beau Polichinelle Voulut tenir le fil.

Dans le pays des bossus, Il faut l'être Ou le paraître :

Les dos plats sont mal reçus Au pays des bossus.

Mainte vieille, à la dérobée, Épuisa pour lui soins et fard; Mainte fois sa bosse est tombée Aux pieds d'une autre Putiphar; Enfin, pouvant à peine Suffire à son bonheur, Jean d'une énorme reine Fut... l'écuyer d'honneur.

Dans le pays des bossus.

Il faut l'être Ou le paraître :

Les dos plats sont mal reçus Au pays des bossus.

Mais du roi Pouf il vit la fille; L'auguste enfant, des plus jolis, Épouvantail de sa famille.

Avait poussé droit comme un lis.

De ce côté sans cesse Jean soupire, et, vainqueur.

Aux pieds de la princesse Met sa bosse et son cœur.

Dans le pays des bossus, Il faut l'être Ou le paraître :

Les dos plats sont mal reçus Au pays des bossus.

Tous deux s'esquivent : bon voyage!

Puis en France ils vont saintement Ajouter à leur mariage La formule du sacrement.

Bref, de sa double bosse.

Inutile à Calais,

Pour danser à la noce,

Jean se fit des mollets.

Dans le pays des bossus.

Il faut Tête Ou le paraître :

Les dos plats sont mal reçus Au pays des bossus.

Il eut un enfant, deux, trois, quatre, Fut échevin et marguillier,
Vit des abus sans les combattre, Écoute des sots sans bâiller;

Et vieux, de la jeunesse

Devenu le mentor.

Au sortir de la messe

Il fredonnait encor :

Dans le pays des bossus, Il faut l'être Ou le paraître :

Les dos plats sont mal reçus Au pays des bossus.

H. Moreau, Chansons.

SI vous M'AIMIEZ

ROMANCE

Ménestrel, qui vais par le monde N'ayant rien que mon gai savoir,
Si vous m'aimiez, ô belle blonde, Je me croirais un riche avoir;

Comme Pétrarque aux pieds de son idole,

A vos genoux courbé bien bas, bien bas,

J'oublierais tout, voire le Capitole,

Si vous m'aimiez,... mais vous ne m'aimez pas.

Si vous m'aimiez, ô belle blonde.

De vos baisers seuls j'aurais faim.

Et, sourd à son voisin qui gronde. Mon cœur s'enivrerait enfin;
Cœur mendiant, il va, de femme en femme. Criant misère, et sans secours, hélas!

Le pauvre meurt : il renaîtrait, Madame, Si vous m'aimiez,...
mais vous ne m'aimiez pas.

Et mes chansons fraîches écloses,

Au vent du matin et du soir,
Iraient à vous, comme les roses
Qui pleuvant devant l'ostensoir.
Purifiant l'air de Paris, Madame, Oii vous iriez j'irais, et, sur
vos pas. Comme un parfum je brûlerais mon âme.
Si vous m'aimiez,... mais vous ne m'aimez pas.
Sur vous, grand' dame que l'on flatte,
Un lorgnon d'or s'est promené,
Et par le nœud d'une cravate
Voilà votre cœur enchaîné.
D'un plus heureux que l'hommage vous plaise, Souriez-lui,
marchez fière à son bras : Son bras ! demain je saurais ce qu'il
pèse, Si vous m'aimiez,... mais vous ne m'aimez pas.

LES DEUX AMOURS

Pourquoi donc, jeune Laïs, Rêveuse au bord de ma couche, Sur
mes amours au pays M'interroger bouche à bouche?

J'ai pour eux, dans nos déserts, Chanté sur toutes les notes...

Mais, à propos de mes vers, Faites donc vos papillotes. Vous
souplez, et pourquoi ?

Riez vite,

Ma petite; Vous soupirez, et pourquoi?

Riez vite, et baissez-moi.

Un ange sut me charmer, Un ange au cœur pur et tendre; De loin, content de l'aimer.

De la voir et de l'entendre, Je la suivais sans repos,

Et mes lèvres enfantines Baisaient sa trace... A propos, Déla-
cez donc vos bottines.

Vous soupirez, et pourquoi ?

Riez vite,

Ma petite; Vous soupirez, et pourquoi ?

Riez vite, et baissez-moi.

De sa bouche quand j'ai su Obtenir enfin : « Je t'aime ! »

Les mains jointes j'ai reçu Son baiser comme un baptême; J'ai,
le front sur ses genoux, Prié des heures entières...

A propos, qu'attendez-vous?

Otez donc vos jarretières.

Vous soupirez, et pourquoi ?

Riez vite,

Ma petite ; Vous soupirez, et pourquoi ?

Riez vite, et baissez-moi.

Oh ! si j'avais par hasard Effleuré de mon haleine.

Profané de mon regard Son sein rond sous la baleine, J'aurais
dit cent fois : Pardon 1 Moi, bâtard de Diogène...

A propos, débouclez donc La ceinture qui nous gêne.

Vous soupirez, et pourquoi?

Riez vite.

Ma petite :

Vous soupirez, et pourquoi?

Riez vite, et baisez-moi.

Ces beaux jours sont envolés :

Que le souvenir en meure !

Lorsque vous me consolez.

Peut-être qu'en sa demeure.

Hélas ! son oubli m'absout De mon plaisir infidèle :

Amours purs, croyances, tout S'éteint... Soufflez la chandelle.

Vous soupirez, et pourquoi?

Riez vite.

Ma petite; Vous soupirez, et pourquoi?

Riez vite, et baisez-moi.

LES CONTES

Orphelin, sous un ciel avare, Radcliffe m'a donné son lait; Puis de la reine de Navarre Je devins amant et varlet.

Schérazade est ma favorite, Et la nuit, rimeur ennuyé,

Sur ma petite

Couche d'ermite,

Quand je m'agite.

Si par pitié La sultane entrerait chez moi, vite Elle en obtiendrait la moitié.

Je préfère un conte en novembre Aux doux murmures du printemps.

Bons amis, qui peuplez ma chambre.

Parlez donc, j'écoute et j'attends :

Tombant des tréteaux de la foire,

Ou glissant du sofa des cours,

Que votre histoire

Soit blanchie ou noire,

Chante la gloire

Ou les amours.

Vieil enfant, je promets d'y croire :

— Conte, amis, contez toujours.

En tremblant, voilà qu'un beau page
A sa dame écrit ses douleurs;
Il écrit, et sur chaque page
Répand moins de vers que de pleurs.
Pauvre Arthur! son teint frais se plombe;
Mais en roucoulant sous les tours,
Tendre colombe.
Quand il succombe,
Un baiser tombe
Sur ses yeux lourds; Ce baiser l'enlève à la tombe...
— ConteZ, amis, conteZ toujours.
Pèlerin, dans l'hôtellerie,
Vois : de sang les draps sont tachés;
Aux trous de la tapisserie
Vois les yeux des brigands cachés.
Hélas ! suffoqué par la crainte,
Contre eux il sanglote : « Au secours ! »
Mais minuit tinte !...
De leur atteinte,
O Vierge sainte,

Sauvez ses jours !

— Rallumons notre lampe éteinte, Mes amis, et contez toujours.

Qui babille en cet oratoire ?

Ce sont les nymphes d'un couvent,

Long chapelet aux grains d'ivoire

Que dévide un moine fervent;

Le jour en chaire il moralise;

Mais, sans bruit, au déclin des jours,

Hors de l'église.

Il catéchise

Quelque Héloïse

En jupons courts...

— Un instant, que j'embrasse Élise, Mes amis, et contez toujours.

Ou bien, histoires plus charmantes.

Épanchons nos cœurs, et parlons De nos sœurs et de nos amantes ;

10

Parlons de cheveux noirs ou blonds.

Doux secrets que le monde ignore, Allez, partez : les murs sont sourds.

En vain l'aurore, Qui vient d'éclorre.

Brille et veut clore Nos longs discours ; Jusqu'à la nuit contons encore.

Jusqu'à demain contons toujours.

LES CLOCHES

Par ma fenêtre s'est enfuie L'Illusion, et pour jamais !

Doux rêves, adieu : je m'ennuie Au son des cloches que j'aimais. D'interpréter leur babillage.

Poète, à seize ans, j'eus le don.

Pour fêter le saint du village, Les cloches disaient : « Allons donc !

Arrivez donc !

Arrivez donc !

Arrivez donc ! »

Mais je suis peu dévot, et même Il me souvient d'avoir osé Faire un gai repas en carême, Repas d'amis, bien arrose.

Hommes de Dieu, point de reproches Il excuse un jour d'abandon ;

y6 CHANSONS

Puis... c'était la faute des cloches Qui nous répétaient : « Allons donc!

Grisez-vous donc !

Grisez-vous donc !

Grisez-vous donc ! »

Quand je donnai mon cœur à celle Qui n'en veut plus, et l'a toujours, Le tocsin même et la crécelle Parlaient aux vents de nos amours.

A l'ombre des bois, sur la mousse, Rêvant mieux que sur l'édredon.

Nous entendions, de leur voix douce, Les cloches nous dire : « Allons donc!

Aimez-vous donc !

Aimez-vous donc !

Aimez-vous donc ! »

Puis, j'arrivai, jeune et plein d'âme, Dans la grand'ville, en pèlerin; Le Te Deum de Notre-Dame Alors berçait un souverain; Mais à fêter sa bienvenue Quand on fatiguait le bourdon, J'espérais, moi, car dans la nue

L'airain grommelait : « Allons donc!

Armez-vous donc !

Armez-vous donc !

Armez-vous donc ! »

Pour moi les cloches, pauvre France, N'ont plus un langage aussi clair; D'amour, de gloire et d'espérance, Pour moi, rien ne parle dans l'air.

Je n'entends, comme tout le monde, Qu'un éternel drelin dredon.

Que la république vous fonde !

Cloches bavardes, allons donc !

Taisez-vous donc I Taisez-vous donc !

Taisez-vous donc !

LE REVENANT

J'ai lu Pythagore, et souvent Je me confie A sa philosophie.

Après la mort, son, flamme ou vent, Chose légère comme avant, J'aimerais ce que j'aime en vie; Fuyons un corps que nul ne bénira, Vers mon pays mon âme s'en ira.

Si, rêveuse après mon trépas, Vous pleurez, Laure, Et visitez encore Ces champs où croissaient sous nos pas Des fleurs... que je ne voyais pas; A votre appel, sœur que j'adore, Un feu follet en dansant vous suivra : Pour vous aimer mon âme survivra.

Quand, sylphe joyeux des hivers, Le punch bleuâtre Danse et rit devant l'âtre; Amis, si vous chantez les vers Dont je parfumais

vos desserts, Tour à tour plaintif ou folâtre, Sur la montagne un écho s'entendra, A vos chansons mon âme répondra.

Quand sonne enfin l'heure d'oser.

S'il vous arrive Que la beauté craintive Essaie encor de refuser
Et murmure sous le baiser; Emportant sa plainte tardive.

Un vent complice entre elle et vous fuira, A vos amours mon âme sourira.

Je meurs! et pourtant. Liberté, Tu nous appelles A des fêtes nouvelles.

Que ton chêne, ressuscité.

Sur ma fosse au moins soit planté!

Et, chantant et battant des ailes,

80 CHANSONS

De branche en branche une fauvette ira: A ton réveil mon âme applaudira.

J'ai lu Pythagore, et souvent Je me confie A sa philosophie.

Après la mort, son, flamme ou vent, Chose légère comme avant, J'aimerai ce que j'aime en vie; Fuyant un corps que nul ne bénira.

Vers mon pays mon âme s'en ira.

A MÉDOR

Heureux Médor, si j'ai bonne mémoire, Je t'ai connu jadis maigre et hideux; Chien sans pâtée, et poète sans gloire, Dans le ruisseau nous barbotions tous deux. Lorsqu'à mes chants si peu d'échos s'émeuvent. Lorsque du ciel mon pain tombe à regret, A tes abois Dieu sourit, les os pleuvent; Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Aux chiens lépreux, oui, le malheur m'égale : Battu des vents, par la foule outragé, Si je caresse, on a peur de la gale; Si j'égratigne, on m'appelle enragé.

Pour qu'au bonheur je puisse enfin renaître. Dieu sait pourtant qu'un peu d'or suffirait; Bien peu..., celui de ton collier peut-être. Chien parvenu, donne-moi ton secret.

J'eus comme toi mes longs jours de paresse, Un lit moelleux et de friands morceaux; H. Moreau, Chansons. 1 1

Sa CHANSONS

J'ai frissonné sous plus d'une caresse,

D'abois moqueurs j'ai talonné les sots.

Puis, dans la foule où l'on pousse, où l'on beugle,

J'ai vu s'enfuir Plutus qui s'égarait;

Pour devenir le chien de cet aveugle,

Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Aux dominos sais-tu comment on triche?

Nouveau Paris, arbitre de beauté,
As-tu donné la pomme à la plus riche.
Fait le gentil, fait le mort, ou sauté?
Ton sort est beau : moi, chien d'humeur bizarre,
Pour égayer le Riche à son banquet.
Je ne sais rien,... rien que flatter Lazare.
Chien parvenu, donne-moi ton secret.
Tombé, dit-on, dans un pays de fées.
Dont ta laideur mit le peuple en émoi, On essuya tes pattes ré-
chauffées, -De blanches mains te bercèrent ; mais moi !... Chien
trop crotté pour que la beauté m'aime, Si j'entrais là, le pied me
balaîrait, Hué de tous, et mordu par toi-même :
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

LES VOLEURS

« Dame Justice a fait merveille î »

Disais-je, croyant voir un jour Douze voleurs, libres la veille,
Bâiller captifs devant la cour.

Avant que Técriteau d'usage A leur pilori soit collé, Lavater,
sur leur plat visage, Lirait déjà qu'ils ont volé.

Cet homme au front chauve, à l'œil terne,

Est un usurier bien connu;

Le passant, qui dans sa caverne

Entre affamé, sort demi-nu.

Au front d'airain, au cœur de roche,

Il rit du pauvre désolé.

L'infâme!... et jusque dans ma poche

Il a volé, volé, volé.

Ce petit drôle, qui regarde Les poches du voisin souvent,
(Monsieur Guillaume, prenez garde !) C'est Patelin toujours
vivant.

Pour orner le drap qu'il dérobe, L'autre jour même il a collé
Un ruban rouge sur sa robe...

Il a volé, volé, volé.

Voilà des fournisseurs d'armée :

Lorsqu'aux pieds d'un vainqueur tremblant, La France tom-
bait, renfermée Vivante dans un linceul blanc; Ces alchimistes,
pêle-mêle.

Autour du soldat immolé, Soufflaient de l'or dans la gamelle :

Ils ont volé, volé, volé.

Salut au baron de Wormspire!

Littérateur, blagueurj voleur.

Sur le Parnasse, dès l'empire, Il a fait métier d'oiseleur.

Méfiez-vous, s'il vous accueille, Frères : tout poème envolé

S'est pris l'aile à son portefeuille :

Il a volé, volé, volé.

Mais, las! l'erreur était complète :

Mon voisin Prudhomme, l'expert, Où je croyais voir la sellette,
M'indiqua les jurés au pair; Et tous ces voleurs, qu'entre mille Au
bagne on eût dit racolés, Y jetaient un gueux sans asile Pour de
l'air et du pain volés!

M. PAILLARD

Et flon, flon, flon, miserere, Monsieur Paillard est enterré.

« Adieu, père de la commune », Dit le Bossuet du moment;
Mais, au défunt gardant rancune, Le pauvre peuple dit gaîment :

Et flon ^ flon, flon, miserere, Monsieur Paillard est enterré.

Traitant la misère en vassale.

Premier magistrat du canton, Aux pauvresses, de sa main sale,
Monseigneur prenait le menton.

Et flon, flon, etc.

Lui volaient-elles noix ou pomme, Sous le pommier, sous le
noyer, A l'instant même le digne homme Les jetait bas pour se
payer.

Et flon, flon, etc.

Fredonnant de sa voix de chantre, Flânait-il dans quelque dessein, Ses breloques sur son gros ventre Alentour sonnaient le tocsin.

Et flon, flon, etc.

Jacques, défends-lui bien ta porte, De peur qu'au logis, en tremblant, Ta femme, cet hiver, n'apporte De l'infamie et du pain blanc.

Et flon, flon, etc.

A la vertu la mieux armée.

L'or en main, portant des défis.

Il tente la mère affamée Auprès du berceau de son fils.

Et flon, flon, etc.

Puis, quand il a, sans rien débattre, Payé son triomphe insolent, Il se dit, fier comme Henri Quatre:

a Tudieu, je suis un vert galant! »

Et flon, flon, etc.

Et le curé le canonise;

Il me damnerait, moi, Gros-Jean ;

Mais, comme au b , à l'église,

Il en aura pour son argent.

Et flon, flon, flon, miserere, Monsieur Paillard est enterré.

REPONSE A UNE INVITATION

Sur l'adresse de cette lettre Quelle erreur fît tomber mon nom ?

Est-ce bien moi qu'on daigne admettre Aux plaisirs brillants
d'un salon?

Où la mode commande en reine, Hélas! on m'accueillerait
mal.

Je suis moins heureux que Sedaine...

Non, non, je n'irai pas au bal.

Là, sous les lois de l'étiquette Il faut plier à tout moment;
Chaque pas est une courbette, Et chaque phrase un compliment.

Moi, j'ose, dans mes épigrammes, Contester, en vrai libéral,
L'empire absolu même aux femmes :

Non, non, je n'irai pas au bal.

Aurais-je assez de patience Pour souffrir, sans les bafouer, Ces
beaux esprits dont la science Se borne à l'art de saluer?

Contre les clercs qui font merveilles.

Un bon mot peut m'être fatal ; Tous ces messieurs ont des
oreilles :

Non, non, je n'irai pas au bal.

Lorsque les fléaux de la vie Sur mes pas pleuvaient tour à tour,
Dans les bras de la poésie J'échappais du moins à l'amour.

Mais tremblons! partout on répète Que, sous le voile nuptial,
Une Grâce ornera la fête :

Non, non, je n'irai pas au bal.

LA CONFESSION

Quoi! tu l'as dit, plus d'amours à ta suite !

Quoi ! tu voudrais, t'effeuillant sous la croix,

Rose, ma Rose, égayer un jésuite

De tes péchés, un peu des miens, je crois!

Ah! pêche encor, pécheresse gentille;

Et, si nos cœurs de quelque ennui sont lourds,

Couple fervent, l'un à l'autre sans grille

Confessons-nousSj confessons-nous toujours.

Jeunes beautés, avec les hirondelles Quand vous voyez les
sylphes accourir, Lorsqu'au doux bruit de leurs battements
d'ailes Vous vous sentez défaillir et mourir.

Pas n'est besoin, contre un charme éphémère. Du beau curé ni
de ses beaux discours : Cœur de seize ans, au cœur de votre mère
Confessez-vous, confessez-vous toujours.

Mais, tôt ou tard, l'hymen, l'hymen despote^ A vos beaux yeux
enseignera les pleurs,

Qu'en suppliant alors Trilby s'arrête, Un soir d'orage, au coin de votre feu. Grondez bien bas,... puis, après la tempête, Confessez-vous, confessez-vous à Dieu.

Vous qui marchez pieds nus et, sur la route, Dans le ruisseau trempez votre pain noir; Vous qui chantez sans que la dame écoute, Là-bas, penchée au balcon du manoir; Vous qui rêvez amour, gloire, chimère, Puis, au réveil, le cœur battant d'effroi, Les bras tendus, vous écriez : « Ma mère !... v Confessez-vous, confessez-vous à moi.

Mainte blessure à l'ami le plus tendre Souvent échappe et saigne à l'abandon; Souvent pour l'homme il serait doux d'entendre Au nom de Dieu sonner le mot pardon; Mais la soutane a hahyé la fange.

Mais le péché frétille par-dessous.

Quand tu verras tomber du ciel un ange, Avertis-moi, Rose, et confessons-nous; Vile à ses pieds, vite confessons-nous.

SOYEZ BENIE

Je soupirais, triste et malade :

« Que sont devenus le fuseau,

Et le baiser, et la ballade

Qui m'endormaient dans mon berceau? »

Mes larmes coulaient, . . . lorsqu'une enchanteresse Me dit : « Enfant, verse-les dans mon sein. » Soyez bénie, ô vous dont la

tendresse

Donne une mère à l'orphelin!

Je répétais : « Du moins que n'ai-je Ton bras pour guide et pour appui, Frère ', qu'en un linceul de neige Le vent du Nord berce aujourd'hui!... » Mais, tout à coup, une chaste caresse Sur mon front pâle essuya le chagrin : Soyez bénie, ô vous dont la tendresse Donne une sœur à l'orphelin!

LES SIGNES DE CROIX

Là-bas, là-bas, dans la forêt bretonne,

Un vieux château pend au flanc d'un rocher;

Là des enfers le chœur danse et détonne,

Les pèlerins n'osent en approcher.

Sur le manoir Volent en cercle noir Mille oiseaux de malheur...

Hélas! ma bonne, hélas! que j'ai grand'peur !

D'un châtelain arborant la bannière, Satan triomphe en ce séjour de mort.

La jeune Iseult languit sa prisonnière.

« Tu céderas, dit-il, ou, par la mort...! » Par le saint nom

Elle a juré que non;

Il bondit de fureur...

Hélas! ma bonne, hélas! que j'ai grand'peur!

Fort à propos un cor d'ivoire sonne :

C'est Enguerrand, le vaillant paladin; Mais en champ clos Satan ne craint personne, La fleur des preux va périr, quand soudain Iseult lui dit :

« Signe-toi, le maudit

Faiblira de terreur... »

Hélas! ma bonne, hélas! que j'ai grand'peur !

Il s'est signé trois fois, trois cris d'alarme Ont frappé l'air, et Satan s'est enfui. « De nos exploits, dit le preux qu'on désarme. Grâce à l'amour, payons-nous aujourd'hui. » Il dit ; mais, las !

Le héros est bien las, La vierge est dans sa fleur...

Hélas! ma bonne, hélas! que j'ai grand'peur!

Il traite un peu sa grand'dame en fillette, Puis tout à coup se lève au désespoir : « Du diable soit le noueur d'aiguillette! Il m'a charmé : damoiselle, au revoir! » Mais, restant coi, Iseult dit : « Signe-toi,

Mon doux maître et seigneur... »

Hélas! ma bonne, hélas! que j'ai grand'peur!

A cette voix, dont il connaît l'empire, Il obéit, se signe, et fait si bien Que douze fois la colombe soupire :

« Honneur, amour au chevalier chrétien ! » Et douze fois L'écho joyeux des bois Répète : « Amour, honneur... »

Hélas! ma bonne, hélas! que j'ai grand'peur!

Oui, j'ai grand'peur que ce récit n'éveille En certain lieu des regrets superflus : Si ma chanson. Rose, vous émerveille, Si, prenant goût aux exploits des élus, Vous vous flattez

De les voir imités

Par moi pauvre pécheur.

Hélas! ma bonne, hélas! que j'ai grand'peur!

H. Moreaa, Chansons. i 3

ROMANCE

A fêter la Vierge suprême, Là-haut, chaque ange est invité; Et mon ange gardien lui-même Dès l'aurore, hélas! m'a quitté.

Bel ange, à la reine céleste Porte ton bouquet; moi, je reste.

La reine de mon cœur est là, Et, pour célébrer ses louanges, J'emprunte le refrain des anges :

Ave Maria, ave Maria.

Je lui coûtai, petit encore, Petit comme l'enfant Jésus,

I. Composée pour le jeune Paul B***, qui l'a mise ea musique et dédiée à sa mère, qui se nomme Marie, le jour de sa fête.
(^Note de l'auteur.)

Bien des alarmes qu'on ignore, Bien des pleurs que Dieu seul a vus.

Chassant l'insecte qui bourdonne, Combien de fois, douce ma-
done, Près de ma couche elle veilla!

Aussi, pour chanter ses louanges, J'emprunte le refrain des
anges : Ave Maria, ave Maria.

Au front de la sainte que j'aime.

Hélas! j'aurais voulu poser Des étoiles pour diadème...

Je n'y peux mettre qu'un baiser.

Mais espérance, ô ma patronne, J'ose rêver pour ta couronne
Quelques lauriers..., et jusque-là, A tes pieds chantant tes
louanges, Je veux redire avec les anges :

Ave Maria, ave Maria.

fi/^UOfHffCA

LE BAPTÊME

Je méditais une ode, ou pis peut-être, Quand tout à coup grand
bruit dans le quartier: « A l'entresol un garçon vient de naître;
Notre portière accouche d'un portier!... » Ornant de fleurs ses
langes un peu sales, Je l'ai vu beau, beau comme un fils de roi,
Pleurer au bruit des cloches baptismales : Dors, mon enfant, rien
n'a sonné pour toi.

A ton baptême un curé bon apôtre,

Quelques voisins, quelques brocs de vin vieux,

Cela suffit : te voilà, comme un autre.

Cohéritier du royaume des deux.

Convive ailleurs d'un plus friand baptême.

Si quelque saint, gras martyr de la foi,

CHANSONS LOI

Bénit tout haut, puis murmure : « Anathème! » Dors, mon enfant, dors, ce n'est pas sur toi.

Tu n'as point vu la robe et la finance

Crier bravo lorsque tu vagissais;

Tu n'as point eu, comme un enfant de France,

A digérer maint discours peu français.

Pour premiers bruits, le monde à ton oreille

N'a point jeté des paroles sans foi.

Près d'un berceau si la trahison veille,

Dors, mon enfant, dors, ce n'est pas chez toi.

Dors, fils du pauvre : on dit qu'il est une heure Lente à passer sur les fronts criminels; Le fils du riche alors s'éveille et pleure Au bruit que font les remords paternels. Lorsque minuit descend plaintif des dômes, En secouant leur linceul et l'effroi, On dit qu'au Louvre il revient des fantômes : Dors, mon enfant, Dieu seul entre chez toi.

A l'hôpital, sur le champ de bataille^ Chair à scalpel, chair à canon, partout Tu souffriras, et lorsque sur la paille

Tu dormiras, la Faim crîra : « Debout ! » Tu seras peuple, enfin; mais bon courage ! Souffrir, gémir, c'est la commune loi.

Sur un palais j'entends gronder l'orage : Dors, mon enfant, il glissera sur toi.

TABLE

Pages

Introduction, par A. Piedagnel i

Vive le Roi ! i

Béranger (1828) 3

La Princesse 5

Les Noces de Cana 8

Les Modistes hospitalières i 3

Vive la beauté! 16

L'Amant timide 19

Les Jeux de l'amour et du hasard 21

Chant patriotique des danseuses de l'Opéra. . . 24

L'Écolière 28

Béranger (i 83 5) 3i
La Muse 34
Le Tocsin 36
Le Joli Costume 39
Surgite Mortui 42
Le Dernier Jour 46
Les 5 et 6 juin iSSa, chant funèbre 49
Nicolas, chanson à boire . 55
Les Croix d'honneur 58
L'Ile des Bossus, conte-chanson 61
Si vous m'aimiez, romance 66

TABLE

Pages

Les Deux Amours 68
Les Contes 71
Les Cloches 75
Le Revenant 78
A Médor 81

Les Voleurs 8J

M. Paillard 86

Réponse à une Invitation 89

La Confession 91

Soyez bénie ! 98

Les Signes de croix 95

Le Chant des anges, romance 98

Le Baptême 100

9563. Paris, imprimerie JouAUST, 338, rue Saint-Honoré.

La Bibliothèque Université d'Ottawa Echéance

The Library /CBniversity of Ot

Date Due

CE

CE PQ 23 6 7 .M6C43 1883 ÇOO MORfcAu, ACC# 1225573

^1EGE CHANSONS

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/chansonsoomore>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.